Paris. — J. Claye, imp. Furne et Cie, éditeurs.

Rossignol.

Nantes et arrêtés dans leur marche victorieuse. Mais tandis que la Convention triomphait des fédéralistes, ses autres ennemis avaient fait des progrès alarmants. Valenciennes et Mayence furent prises après des siéges mémorables; la guerre du fédéralisme amena deux événements désastreux, le siége de Lyon et la trahison de Toulon; enfin, la Vendée elle-même, quoique renfermée dans le cadre de la Loire, de la mer et du Poitou, par l'heureuse résistance de Nantes, venait de repousser les colonnes de Westermann et de Labarolière, qui avaient voulu pénétrer dans son sein. Jamais la situation n'avait été plus grave. Les coalisés n'étaient plus arrêtés au Nord et au Rhin par des siéges; Lyon et Toulon offraient aux Piémontais de solides appuis; la Vendée paraissait indomptable, et offrait un pied-à-terre aux Anglais. C'est alors que la Convention appela à Paris les envoyés des assemblées primaires, leur donna la Constitution de l'an III à jurer et à défendre, et décida avec eux que la France entière, hommes et choses, était à la disposition du gouvernement. Alors fut décrétée la levée en masse, génération par génération, et la fa-

culté de requérir tout ce qui serait nécessaire à la guerre ; alors fut institué le Grand-Livre, et l'emprunt forcé sur les riches, pour retirer de la circulation une partie des assignats et opérer le placement forcé des biens nationaux ; alors deux grandes armées furent dirigées sur la Vendée, la garnison de Mayence y fut transportée en poste ; il fut résolu que ce malheureux pays serait brûlé, et que la population en serait transportée ailleurs. Enfin, Carnot entra au comité de salut public, et commença à introduire l'ordre et l'ensemble dans les opérations militaires.

Nous avions perdu le camp de César, et Kilmaine avait, par une retraite heureuse, sauvé les restes de l'armée du Nord. Les Anglais s'étaient portés à Dunkerque, et en faisaient le siége, tandis que les Autrichiens attaquaient Le Quesnoy. Une masse fut rapidement dirigée de Lille sur les derrières du duc d'York. Si Houchard, qui commandait en cette occasion soixante mille Français, avait compris le plan de Carnot, et s'était porté sur Furnes, pas un Anglais n'était sauvé. Au lieu de se placer entre le corps d'observation et le corps de siége, il prit une marche directe et décida du moins la levée du siége, en donnant l'heureuse bataille de Hondschoote. Cette bataille fut notre première victoire, sauva Dunkerque, priva les anglais de tous les fruits de cette guerre, et nous rendit la joie et l'espérance.

Bientôt de nouveaux revers changèrent cette joie en nouvelles alarmes. Le Quesnoy fut pris par les Autrichiens ; l'armée de Houchard fut saisie à Menin d'une terreur panique et se dispersa ; les Prussiens et les Autrichiens, que rien n'arrêtait plus depuis la prise de Mayence, s'avancèrent sur les deux versants des Vosges, menacèrent les lignes de Wissembourg, et nous battirent en diverses rencontres. Les Lyonnais résistaient avec vigueur, les Piémontais avaient recouvré la Savoie, et étaient descendus vers Lyon pour mettre notre armée entre deux feux ; Ricardos avait franchi la Tet, et dépassé Perpignan ; enfin la division des troupes de l'Ouest en deux armées, celle de La Rochelle et celle de Brest, avait empêché le succès du plan de campagne arrêté à Saumur le 2 septembre. Canclaux, mal secondé par Rossignol, s'était trouvé seul en flèche dans le sein de la Vendée, et s'était replié sur Nantes. Alors nouveaux efforts : la dictature fut complétée et proclamée par l'institution du gouvernement révolutionnaire ; la puissance du comité de salut public fut proportionnée au danger ; les levées furent exécutées, et les armées grossies d'une multitude de réquisitionnaires ; les nouveaux venus remplirent les garnisons, et permirent de porter les troupes organisées en lignes ; enfin la Convention ordonna aux armées de vaincre dans un délai donné.

Les moyens qu'elle avait pris produisirent leurs inévitables effets. Les armées du Nord, renforcées, se concentrèrent à Lille et à Guise. Les coalisés s'étaient portés à Maubeuge, qu'ils voulaient prendre avant la fin de la campagne. Jourdan, parti de Guise, livra aux Autrichiens la bataille de Wattignies, et fit lever le siége de Maubeuge, comme Houchard avait fait lever celui de Dunkerque. Les piémontais furent rejetés au delà du Saint-Bernard par Kellermann ; Lyon, inondé de levées en masse, fut emporté d'assaut ; Ricardos fut repoussé au delà de la Tet ; enfin les deux armées de La Rochelle et de Brest, réunies sous un seul chef, Léchelle qui laissait agir Kléber, écrasèrent les Vendéens à Cholet, et les obligèrent à passer la Loire en désordre.

Un seul revers troubla la joie que devaient causer de tels événements : les lignes de Wissembourg furent perdues. Mais le comité de salut public ne voulut pas terminer la campagne avant qu'elles fussent reprises ; le jeune Hoche, général de l'armée de la Moselle, malheureux mais brave à Kayserslautern, fut encouragé quoique battu. N'ayant pu entamer Brunswick, il se jeta sur le flanc de Wurmser. Dès ce moment les deux armées du Rhin et de la Moselle réunies repoussèrent les Autrichiens au delà de Wissembourg, obligèrent Brunswick à suivre ce mouvement rétrograde, débloquèrent Landau, et campèrent dans le Palatinat. Toulon fut repris par une idée heureuse et par un prodige de hardiesse, enfin, les Vendéens, qu'on croyait détruits, mais qui, dans leur désespoir, s'étaient portés au nombre de quatre-vingt mille

individus au delà de la Loire, et cherchaient un port pour se jeter dans les bras des Anglais, les Vendéens furent repoussés des bords de l'Océan, repoussés également des bords de la Loire, et écrasés entre ces deux barrières qu'ils ne purent jamais franchir. Aux Pyrénées seulement nos armes avaient été malheureuses, mais nous n'avions perdu que la ligne du Tech, et nous campions encore en avant de Perpignan.

Ainsi, cette grande et terrible année nous montre l'Europe pressant la révolution de tout son poids, lui faisant expier ses premiers succès de 92, ramenant ses armées en arrière, pénétrant par toutes les frontières à la fois; et une partie de la France s'insurgeant, et ajoutant ses efforts à ceux des puissances ennemies. Alors la révolution s'irrite : elle fait éclater sa colère au 31 mai, se crée, par cette journée, de nouveaux ennemis, et semble prête à succomber contre l'Europe et les trois quarts de ses provinces révoltées. Mais bientôt elle fait rentrer ses ennemis intérieurs dans le devoir, soulève un million d'hommes à la fois, bat les Anglais à Hondschoote, est battue de nouveau, mais redouble aussitôt d'efforts, gagne une bataille à Wattignies, recouvre les lignes de Wissembourg, rejette les Piémontais au delà des Alpes, prend Lyon, Toulon, et écrase deux fois les Vendéens, une première fois dans la Vendée, et une seconde et dernière fois en Bretagne. Jamais spectacle ne fut plus grand et plus digne d'être proposé à l'admiration et à l'imitation des peuples. La France avait recouvré tout ce qu'elle avait perdu, excepté Condé, Valenciennes, et quelques forts dans le Roussillon; les puissances de l'Europe, au contraire, qui avaient toutes ensemble lutté contre une seule, n'avaient rien obtenu, s'accusaient les unes aux autres, et se rejetaient la honte de la campagne. La France achevait d'organiser ses moyens, et devait paraître bien plus formidable l'année suivante.

FIN DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE VINGTIÈME.

DANTONISTES ET HÉBERTISTES.

Suite de la lutte des hébertistes et des dantonistes. — Camille Desmoulins publie *le Vieux Cordelier*. — Le comité se place entre les deux partis et s'attache d'abord à réprimer les hébertistes. — Disette dans Paris. — Rapports importants de Robespierre et de Saint-Just. — Mouvement tenté par les hébertistes. — Arrestation et mort de Ronsin, Vincent, Hébert, Chaumette, Momoro, etc. — Le comité de salut public fait subir le même sort aux dantonistes. — Arrestation, procès et supplice de Danton, Camille Desmoulins, Philippeaux, Lacroix, Hérault-Séchelles, Fabre d'Églantine, Chabot, etc.

La Convention avait commencé d'exercer quelques sévérités envers la faction turbulente des cordeliers et des agents ministériels. Ronsin et Vincent étaient en prison. Leurs partisans s'agitaient au dehors. Momoro, aux Cordeliers, Hébert, aux Jacobins, s'efforçaient d'exciter en faveur de leurs amis l'interêt des chauds révolutionnaires. Les cordeliers firent une pétition, et, d'un ton peu respectueux, demandèrent si l'on voulait punir Vincent et Ronsin d'avoir courageusement poursuivi Dumouriez, Custine et Brissot; ils déclarèrent qu'ils regardaient ces deux citoyens comme d'excellents patriotes, et qu'ils les conserveraient toujours comme membres de leur société. Les jacobins présentèrent une pétition plus mesurée, et se bornèrent à demander qu'on accélérât le rapport sur Vincent et Ronsin, afin de les punir s'ils étaient coupables, ou de les rendre à la liberté s'ils étaient innocents.

Le comité du salut public gardait encore le silence. Collot-d'Herbois seul, quoique membre du comité et partisan obligé du gouvernement, montra le plus grand zèle pour Ronsin. Le motif en était naturel : la cause de Vincent lui était presque étrangère, mais celle de Ronsin, envoyé à Lyon avec lui, et de plus exécuteur de ses sanglantes ordonnances, le touchait de très-près. Collot-d'Herbois avait soutenu avec Ronsin qu'il n'y avait qu'un centième des Lyonnais qui fussent patriotes, qu'il fallait déporter ou immoler le reste, charger le Rhône de cadavres, effrayer tout le Midi de ce spectacle, et frapper de terreur la rebelle cité de Toulon. Ronsin était en prison pour avoir répété ces terribles expressions dans une affiche. Collot-d'Herbois, rappelé pour rendre compte de sa mission, avait le plus grand intérêt pour justifier la conduite de Ronsin, afin de faire approuver la sienne. Dans ce moment, il arrivait une pétition signée de quelques citoyens lyonnais, qui faisaient la peinture la plus déchirante des maux de leur ville. Ils montraient les mitraillades succédant aux exécutions de la guillotine, une population entière menacée d'extermination, et une cité riche et manufacturière démolie, non plus avec le marteau, mais avec la mine. Cette pétition, que quatre citoyens avaient eu le courage de signer, produisit une impression douloureuse sur la Convention. Collot-d'Herbois se hâta de faire son rapport, et dans son ivresse révolutionnaire, il présenta ces terribles exécutions comme elles s'offraient à sa propre imagination, c'est-à-dire comme indispensables et toutes naturelles. « Les Lyonnais, disait-il

Prise du fort de l'Eguillette... (Page 723.)

en substance, étaient vaincus, mais ils disaient hautement qu'ils prendraient bientôt leur revanche. Il fallait frapper de terreur ces rebelles encore insoumis, et avec eux tous ceux qui voudraient les imiter; il fallait un exemple prompt et terrible. L'instrument ordinaire de mort n'agissait pas assez vite; le marteau ne démolissait que lentement. La mitraille a détruit les hommes, la mine a détruit les édifices. Ceux qui sont morts avaient tous trempé leurs mains dans le sang des patriotes. Une commission populaire les choisissait d'un coup d'œil prompt et sûr dans la foule des prisonniers; et l'on n'a lieu de regretter aucun de ceux qui ont été frappés. » Collot-d'Herbois obligea la Convention étonnée à approuver ce qui lui semblait à lui-même si naturel; il se rendit ensuite aux Jacobins pour se plaindre à eux de la peine qu'il avait eue à justifier sa conduite et de la compassion qu'avaient inspirée les Lyonnais.

« Ce matin, j'ai eu besoin, dit-il, de me « servir de circonlocutions pour faire ap- « prouver la mort des traîtres. On pleurait, « on demandait *s'ils étaient morts du premier*

« *coup?...* Du premier coup, les contre-révo-
« lutionnaires! Et Chalier est-il mort du pre-
« mier coup[1]? Vous vous informez, disais-je
« à la Convention, comment sont morts ces
« hommes qui étaient couverts du sang de
« nos frères! S'ils n'étaient pas morts, vous
« ne délibéreriez pas ici... Eh bien, à peine
« entendait-on ce langage! Ils ne pouvaient
« entendre parler de morts; ils ne savaient
« pas se défendre des ombres! » Passant ensuite à Ronsin, Collot-d'Herbois dit que ce général avait partagé tous les dangers des patriotes dans le Midi, qu'il y avait bravé avec lui le poignard des aristocrates, et déployé la plus grande fermeté pour y faire respecter l'autorité de la république; que dans ce moment tous les aristocrates se réjouissaient de son arrestation et y voyaient pour eux-mêmes un sujet d'espoir. « Qu'a donc fait Ronsin pour être arrêté? ajouta Collot. Je l'ai demandé à tout le monde; personne n'a pu me le dire. » Le lendemain de cette séance, dans celle du 3 nivôse, Collot, revenant à la charge, vint annoncer la mort du patriote Gaillard, lequel, voyant que la Convention semblait désapprouver l'énergie déployée à Lyon, s'était donné la mort. « Vous ai-je trompés, s'écria Collot, quand je vous ai dit que les patriotes allaient être réduits au désespoir, si l'esprit public venait à baisser ici? »

Ainsi, tandis que deux chefs des ultra-révolutionnaires étaient enfermés, leurs partisans s'agitaient pour eux. Les clubs, la Convention, étaient troublés de réclamations en leur faveur, et un membre même du comité de salut public, compromis dans leur système sanguinaire, les défendait pour se défendre lui-même. Leurs adversaires commençaient, de leur côté, à mettre la plus grande énergie dans leurs attaques. Philippeaux, revenu de la Vendée, et plein d'indignation contre l'état-major de Saumur, voulait que le comité de salut public, partageant sa colère, poursuivît Rossignol, Ronsin et autres, et vît une trahison dans la non-réussite du plan de campagne du 2 septembre. On a déjà vu combien il y avait de torts réciproques, de malentendus et d'incompatibilités de caractère, dans la conduite de cette guerre. Rossignol et l'état-major de Saumur avaient eu de l'humeur, mais n'avaient point trahi; le comité, en les désapprouvant, ne pouvait leur faire essuyer une condamnation qui n'aurait été ni juste ni politique. Robespierre aurait voulu qu'on s'expliquât à l'amiable; mais Philippeaux impatient, écrivit un pamphlet virulent où il raconta toute la guerre, et où il mêla beaucoup d'erreurs à beaucoup de vérités. Cet écrit devait produire la plus vive sensation, car il attaquait les révolutionnaires les plus prononcés, et les accusait des plus affreuses trahisons. « Qu'a fait Ronsin? disait Philip-
« peaux; beaucoup intrigué, beaucoup volé,
« beaucoup menti! Sa seule expédition, c'est
« celle du 18 septembre, où il fit accabler
« quarante-cinq mille patriotes par trois
« mille brigands; c'est cette journée fatale
« de Coron, où, après avoir disposé notre ar-
« tillerie dans une gorge, à la tête d'une co-
« lonne de six lieues de flanc, il se tint caché
« dans une étable comme un lâche coquin, à
« deux lieues du champ de bataille, où nos
« infortunés camarades étaient foudroyés par
« leurs propres canons. » Les expressions n'étaient pas ménagées, comme on le voit, dans l'écrit de Philippeaux. Malheureusement, le comité de salut public, qu'il aurait dû mettre dans ses intérêts, n'était pas traité avec beaucoup d'égards. Philippeaux, mécontent de ne pas voir son indignation assez partagée, semblait imputer au comité une partie des torts qu'il reprochait à Ronsin, et employait même cette expression offensante : *Si vous n'avez été que trompés.*

L'écrit, comme nous venons de le dire, produisit une grande sensation. Camille Desmoulins ne connaissait point Philippeaux; mais, satisfait de voir que dans la Vendée les ultra-révolutionnaires avaient autant de torts qu'à Paris, et n'imaginant pas que la colère eût aveuglé Philippeaux jusqu'à lui faire changer des fautes en trahisons, il lut son pamphlet avec empressement, admira

1. Ce montagnard, condamné par les fédéralistes lyonnais, avait été mal exécuté par le bourreau, qui avait été obligé de revenir jusqu'à trois fois pour faire tomber sa tête.

son courage, et, dans sa naïveté, il disait à tout le monde : « Avez-vous lu Philippeaux?... Lisez Philippeaux... » Tout le monde, suivant lui, devait lire cet écrit, qui prouvait les dangers qu'avait courus la république par la faute des exagérés révolutionnaires.

Camille aimait beaucoup Danton, et en était aimé. Tous deux pensaient que la république étant sauvée par ses dernières victoires, il était temps de mettre fin à des cruautés désormais inutiles ; que ces cruautés prolongées plus longtemps ne seraient propres qu'à compromettre la révolution, et que l'étranger pouvait seul en désirer et en inspirer la continuation. Camille imagina d'écrire un nouveau journal qu'il intitula *le Vieux Cordelier*, car Danton et lui étaient les doyens de ce club célèbre. Il dirigea sa feuille contre tous les révolutionnaires nouveaux, qui voulaient renverser et dépasser les révolutionnaires les plus anciens et les plus éprouvés. Jamais cet écrivain, le plus remarquable de la révolution, et l'un des plus naïfs et des plus spirituels de notre langue, n'avait déployé autant de grâce, d'originalité et même d'éloquence. Il commençait ainsi son premier numéro (15 frimaire) : « O Pitt ! je rends hom-
« mage à ton génie ! Quels nouveaux débar-
« qués de France en Angleterre t'ont donné
« de si bons conseils et des moyens si sûrs de
« perdre ma patrie? Tu as vu que tu échoue-
« rais éternellement contre elle, si tu ne t'at-
« tachais à perdre dans l'opinion publique
« ceux qui, depuis cinq ans, ont déjoué tous
« tes projets. Tu as compris que ce sont ceux
« qui t'ont toujours vaincu qu'il fallait vain-
« cre ; qu'il fallait faire accuser de corrup-
« tion précisément ceux que tu n'avais pu
« corrompre, et d'attiédissement ceux que tu
« n'avais pu attiédir ! J'ai ouvert les yeux,
« ajoutait Desmoulins, j'ai vu le nombre de
« nos ennemis : leur multitude m'arrache de
« l'hôtel des Invalides, et me ramène au
« combat. Il faut écrire, il faut quitter le
« crayon lent de l'histoire de la révolution,
« que je traçais au coin de mon feu, pour
« reprendre la plume rapide et haletante du
« journaliste, et suivre, à bride abattue, le
« torrent révolutionnaire. Député consultant
« que personne ne consultait plus depuis le
« 3 juin, je sors de mon cabinet et de ma
« chaise à bras, où j'ai eu tout le loisir de
« suivre par le menu le nouveau système de
« nos ennemis. »

Camille élevait Robespierre jusqu'aux cieux, pour sa conduite aux Jacobins, pour les services généreux qu'il avait rendus aux vieux patriotes, et il s'exprimait de la manière suivante à l'égard du culte et des proscriptions :

« Il faut, disait-il, à l'esprit humain ma-
« lade le lit plein de songes de la superstі-
« tion : et à voir les fêtes, les processions
« qu'on institue, les autels et les saints sé-
« pulcres qui s'élèvent, il me semble qu'on
« ne fait que changer le lit du malade ; seu-
« ment on lui retire l'oreiller de l'espérance
« d'une autre vie..... Pour moi, je l'ai dit
« ainsi, le jour même où je vis Gobel venir à
« la barre, avec sa double croix qu'on portait
« en triomphe devant le philosophe *Anaxa-*
« *goras* [1]. Si ce n'était pas un crime de lèse-
« montagne de soupçonner un président des
« jacobins et un procureur de la commune,
« tels que Clootz et Chaumette, je serais
« tenté de croire qu'à cette nouvelle de Ba-
« rère, *la Vendée n'existe plus*, le roi de
« Prusse s'est écrié douloureusement : *Tous*
« *nos efforts échoueront donc contre la répu-*
« *blique, puisque le noyau de la Vendée est*
« *détruit !* et que l'adroit Lucchesini pour le
« consoler lui aura dit : *Héros invincible,*
« *j'imagine une ressource ; laissez-moi faire.*
« *Je payerai quelques prêtres pour se dire*
« *charlatans, j'enflammerai le patriotisme*
« *des autres pour faire une pareille déclara-*
« *tion. Il y a à Paris deux fameux patriotes*
« *qui seront très-propres par leurs talents,*
« *leur exagération et leur système religieux*
« *bien connu, à nous seconder et à recevoir*
« *nos impressions. Il n'est question que de*
« *faire agir nos amis en France, auprès des*
« *deux grands philosophes Anacharsis et*
« *Anaxagoras ; de mettre en mouvement leur*
« *bile, et d'éblouir leur civisme par la riche*
« *conquête des sacristies.* (J'espère que Chau-
« mette ne se plaindra pas de ce numéro, et
« le marquis de Luchesini ne peut parler de
« lui en termes plus honorables). *Anacharsis*

1. Nom qu'avait pris Chaumette.

« *et Anaxagoras croiront pousser à la roue* « *de la raison, tandis que ce sera à celle de* « *la contre-révolution; et bientôt, au lieu* « *de laisser mourir en France, de vieillesse* « *et d'inanition, le papisme prêt à y rendre* « *le dernier soupir, je vous promets, par* « *la persécution et l'intolérance contre ceux* « *qui voudraient messer et être messés, de* « *faire passer force recrues à Lescure et à* « *La Rochejaquelein.* »

Camille, racontant ensuite ce qui se faisait sous les empereurs romains, et prétendant ne donner qu'une traduction de Tacite, fit une effrayante allusion à la loi des suspects. « Anciennement, dit-il, il y avait à Rome, selon « Tacite, une loi qui spécifiait les crimes « d'État et de lèse-majesté, et portait peine « capitale. Ces crimes de lèse-majesté, sous « la république, se réduisaient à quatre sortes : si une armée avait été abandonnée en « pays ennemis; si l'on avait excité des séditions; si les membres des corps constitués avaient mal administré les affaires ou « les deniers publics; si la majesté du peuple romain avait été avilie. Les empereurs « n'eurent besoin que de quelques articles « additionnels à cette loi, pour envelopper « les citoyens et les cités entières dans la « proscription. Auguste fut le premier à étendre cette loi de lèse-majesté, en y comprenant les écrits qu'il appelait contre-révolutionnaires. Bientôt les extensions n'eurent « plus de bornes. Dès que les propos furent « devenus des crimes d'État, il n'y eut plus « qu'un pas à faire pour changer en crimes « les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même.

« Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté « ou de contre-révolution à la ville de *Nursia* « d'avoir élevé un monument à ses habitants « morts au siége de Modène; crime de contre-révolution au journaliste Cremutius « Cordus d'avoir appelé Brutus et Cassius « les derniers des romains; crime de contre-révolution à un des descendants de Cassius « d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul; « crime de contre-révolution à Mamercus « Scurus d'avoir fait une tragédie où il y avait « tel vers auquel on pouvait donner deux « sens; crime de contre-révolution à Torquatus Silanus de faire de la dépense; « crime de contre-révolution à Petreius d'avoir eu un songe sur Claude; crime de « contre-révolution à Pomponius parce qu'un « ami de Séjan était venu chercher un asile « dans une de ses maisons de campagne; « crime de contre-révolution de se plaindre « des malheurs du temps, car c'était faire le « procès du gouvernement; crime de contre-révolution de ne pas invoquer le génie divin de Caligula : pour y avoir manqué, « grand nombre de citoyens furent déchirés « de coups, condamnés aux mines ou aux « bêtes, quelques-uns même sciés par le « milieu du corps; crime enfin de contre-révolution à la mère du consul Fusius Germinus d'avoir pleuré la mort funeste de « son fils.

« Il fallait montrer de la joie de la mort de « son ami, de son parent, si l'on ne voulait « pas s'exposer à périr soi-même.

« Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un « citoyen avait-il de la popularité; c'était un « rival du prince, qui pouvait susciter une « guerre civile. *Studia civium in se verteret,* « *et si multi idem audeant, bellum esse.* « SUSPECT.

« Fuyait-on au contraire la popularité, et « se tenait-on au coin de son feu; cette vie « retirée vous avait fait remarquer, vous avait « donné de la considération. *Quantò metu* « *occultior, tantò famæ adeptus.* SUSPECT.

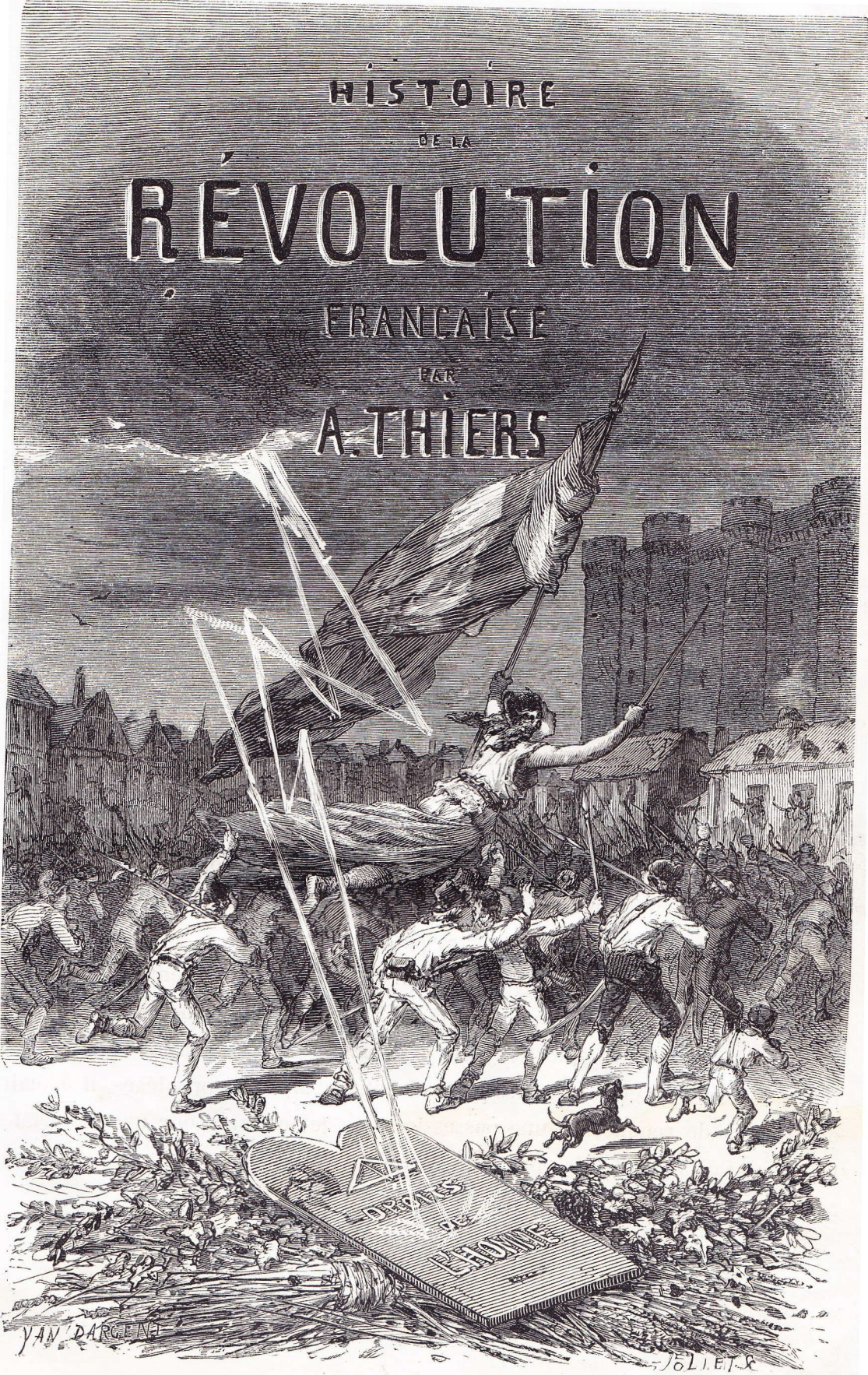
« Étiez-vous riche; il y avait un péril imminent que le peuple ne fût corrompu par « vos largesses. *Auri vim atque opes Plauti,* « *principi infensas.* SUSPECT.

« Étiez-vous pauvre; comment donc! invincible empereur, il faut surveiller de plus « près cet homme. Il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. *Syllam* « *inopem, undè præcipuam audaciam.* SUSPECT.

« Étiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique, ou mis en négligé; ce qui vous « affligeait, c'est que les affaires publiques « allaient bien. *Hominem bonis publicis mœstum.* SUSPECT.

Camille Desmoulins poursuivait ainsi cette grande énumération de suspects, et traçait un horrible tableau de ce qui se passait à

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE
PAR
A. THIERS



Paris. — J. Claye, imp.

Furne et Ce, éditeurs.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE

TOME PREMIER